

# TRAVAILLER POUR LA BEAUTÉ DU GESTE ?

DOSSIER RÉALISÉ PAR STLAF, LOU TIÉNOU, MARIE-LAURE PETIT ET GM

Le récent mouvement social contre la *contre-réforme*<sup>1</sup> des retraites a permis de constater une nouvelle fois que cet enjeu est ô combien sensible : loin du fameux « *travailler plus pour gagner plus* » pourtant rabâché à longueur de grandes ondes, le Français, s'il ne souhaite pas gagner moins, ne souhaite pas non plus travailler trop longtemps. Pourtant, une grande majorité des retraités actuels avouent ne jamais avoir autant travaillé ! Paradoxe ? Contradiction ? Masochisme ? Incohérence ?

C'est que, peut-être, ce n'est pas le même travail qui est évoqué dans chacun des deux cas. Lorsque les personnes retraitées font aujourd'hui cet aveu, elles évoquent un travail volontaire, par exemple dans le secteur associatif, qu'elles ont pu choisir librement et pour lequel elles se sont volontairement engagées, après avoir été libérées (puisqu'elles perçoivent désormais un revenu à vie parfois décent, voire confortable, sans autres obligations) du marché de l'emploi dont elles étaient dépendantes.

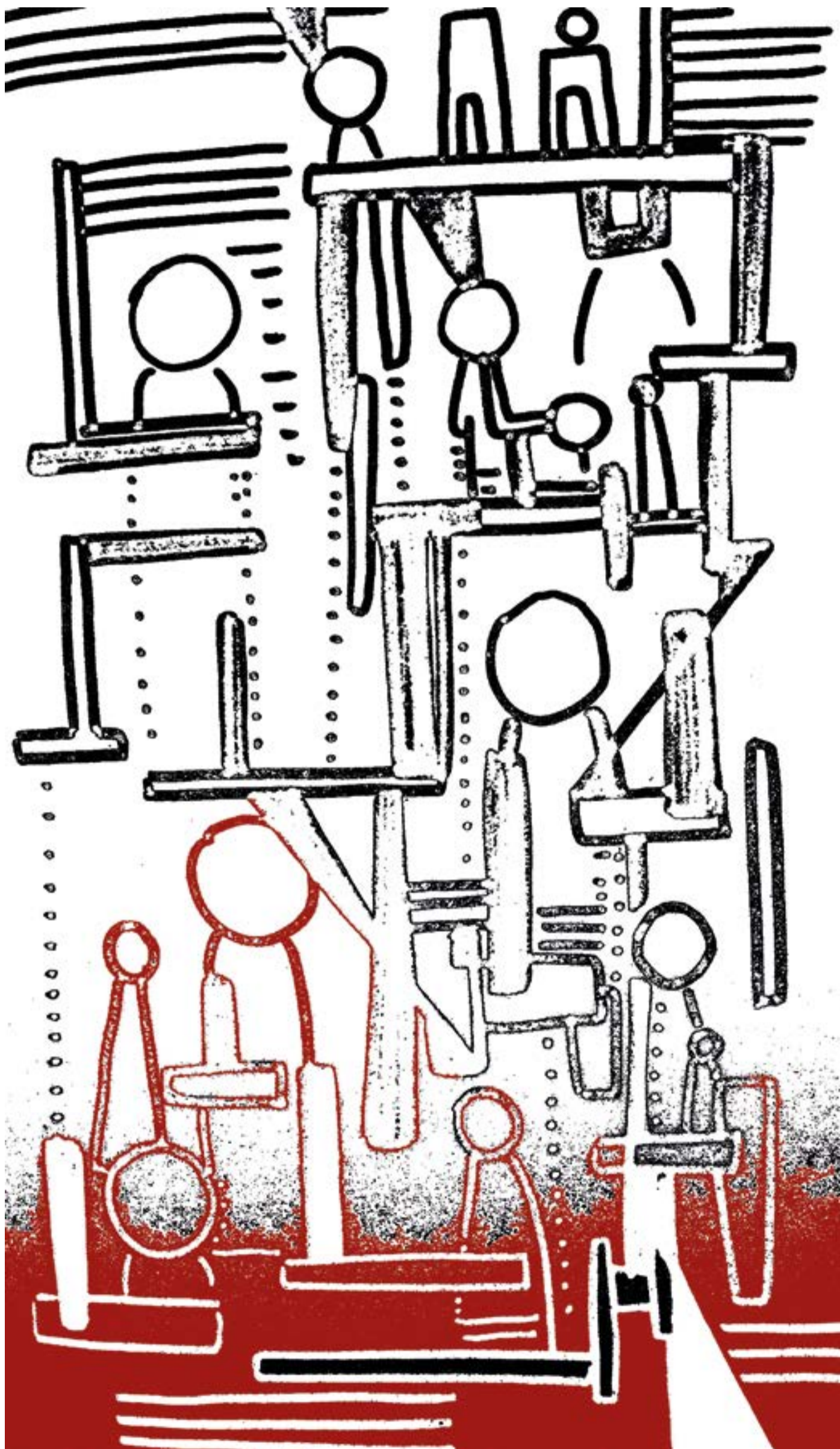
En lieu et place d'un emploi inutile (les exemples pullulent) voire socialement ou écologiquement toxique (les exemples pullulent aussi), elles peuvent désormais libérer toute leur énergie pour se consacrer à une activité utile et qui fait sens pour elles. Et retrouver ainsi l'amour de ce que l'on fait, du bien fait et la beauté du geste. Faire œuvre de tout et y prendre du plaisir, qu'il s'agisse de prendre soin de son potager ou de son enfant, de décorer d'une fresque un hôpital, une crèche ou une mairie, de tourner un vase en argile, de raconter des histoires ou forger la lame d'un couteau ou de fabriquer le bon pain qui nourrira le village ou le quartier.

Nous pouvons ainsi préciser que ce qui constitue l'enjeu principal du mécontentement social n'est pas *travailler moins longtemps* mais *travailler moins longtemps dans les conditions définies pour l'emploi par un système capitaliste*.

Et si on arrêta de prêter nos vies à nettoyer des supermarchés qui nous bradent de la malbouffe, à fabriquer des pièces d'armement, à faire fonctionner des centrales nucléaires, à développer des prototypes de frigos connectés au monde entier et capables de faire les courses tout seuls tant qu'il reste de l'électricité, à survendre des écrans en veux-tu en voilà qui nous ravagent le cerveau, à conduire des camions qui promènent les yaourts sur des milliers de kilomètres... ?

Et si, en prenant le temps de réfléchir à notre travail, on décidait de redonner ainsi du sens à nos vies, avant la retraite ?

1 - Si une réforme améliore une situation et engendre du progrès social, convenons de parler de contre-réforme lorsqu'il s'agit du contraire...



# CYCLE TRAVAIL

## Tulle en avance sur le temps !

Guillaume a participé depuis l'automne 2016 aux journées trimestrielles tullistes du *Cycle travail*.

Il m'explique que ce projet est né dans la continuité du mouvement des *Nuits debout*, en raison d'une volonté collective de ne pas en rester là et de continuer à réfléchir, voire à agir ensemble : le travail est alors apparu comme un enjeu central à questionner, chacun depuis sa place, avec ou sans emploi, homme ou femme, jeune ou plus âgé, d'où l'idée de ce cycle dont l'objectif, *in fine*, est de réfléchir au travail pour envisager de l'émanciper ; car c'est toujours sur le travail, que l'on en ait ou non, que continue de se jouer le destin de la grande majorité de nos contemporains.

L'association *Peuple et Culture*<sup>1</sup> s'est d'emblée associée au projet en hébergeant les réunions des participants dans ses locaux et en mentionnant ces rencontres dans sa programmation. L'association *Medication Time*<sup>2</sup> a elle aussi participé à la construction de ces journées et nombre de ses membres s'y sont impliqués activement. Ces réunions trimestrielles ont attiré jusqu'à une bonne trentaine de participants, venus de tous horizons pour « mieux comprendre leur quotidien professionnel ou tout simplement leur rapport au travail ou au non-travail et son impact, souvent très fort, sur leur vie ». Les comptes rendus, très riches, sont disponibles en ligne<sup>3</sup> car il est apparu important à toutes et tous de pouvoir transmettre ce savoir construit collectivement.

Les premières réunions ont été l'objet de réflexions collectives et d'autoformation appuyées sur différents supports : livres, vidéos, intervenants de terrain... afin de diversifier les angles d'approche pour s'approprier l'histoire du travail depuis ses origines jusqu'à aujourd'hui et constater que cette notion, telle que nous l'envisageons de nos jours, est finalement assez nouvelle ! Les recherches des participants ont permis de mettre en lumière que ce n'est qu'à la fin du Moyen Âge qu'est apparue une définition du travail comme « activité quotidienne permettant de subsister » dont nos sociétés ont fait au cours des siècles suivants « l'activité centrale pourvoyeuse de droits liés à la redistribution sociale ». L'emploi s'est alors installé au cœur de la société. Ce choix politique n'est donc pas immuable.

Guillaume me raconte que, d'un point de vue personnel, sa participation à ce cycle lui a permis d'acquiescer peu à peu un regard plus acerbe sur son quotidien professionnel, « en débusquant notamment tout ce qui relève insidieusement des nouvelles techniques de management actuellement en vogue ». Plus globalement, il pense aujourd'hui « mieux lire et mieux comprendre les rapports de force en jeu chaque jour, ou comment les directions cassent astucieusement tous les collectifs de travail pour mieux parvenir à leurs fins productivistes ». Cette prise de recul par rapport à des situations professionnelles souvent difficiles lui a permis de se sentir désormais mieux armé pour les supporter, voire y résister, même s'il faut souvent continuer à les subir.

Ainsi, les travaux de Dominique Méda<sup>4</sup> ou d'Alain Supiot<sup>5</sup>, les expériences limousines du Magasin de Tarnac<sup>6</sup> ou de la ferme de la Tournerie<sup>7</sup>, les dossiers proposés par certaines unions syndicales<sup>8</sup> ont permis à chacun de prendre conscience d'autres possibles. Des envies nouvelles ont ainsi pu voir le jour, bien souvent sous la forme de perspectives d'expérimentations auto-organisées et de reprise en main de sa propre vie, afin de « desserrer quelque peu l'étau institutionnel de l'injonc-

tion au travail ». Certaines personnes se sont même résolues à abandonner leur emploi, désormais et souvent considéré comme toxique après que des mots ont pu être posés sur le mal-être qu'il engendrait et qui traversait leurs vies.

Des envies d'expérimentations ont émergé, comme celle actuellement en cours de la *Machine à fric*. Le concept ? Mutualiser autant que possible les moyens financiers ou matériels afin de favoriser l'entraide sur un territoire, celui du bassin de Tulle en l'occurrence. Guillaume m'explique que cette expérimentation revêt ainsi la forme d'une recherche-action, fruit des travaux précédents dont on peut notamment espérer que le retour réflexif permettra bientôt d'avancer encore plus loin. Aider financièrement au montage d'un projet associatif, mutualiser les véhicules, les assurances ou le matériel de jardinage devient ainsi une possibilité qui redonne à chacun de la puissance d'agir et d'arrêter de tout subir.

Lorsque je lui demande si, d'après lui, les syndicats peuvent ou doivent encore avoir une place ou un rôle important dans notre société, sa réponse m'éclaire : « Arrêter de subir les process technocratiques d'organisation du travail et reprendre en main nos conditions de travail et la beauté des gestes de nos métiers suppose de créer des collectifs sur nos lieux de travail [NDR, donc des syndicats], forts et organisés, sans quoi le rapport de force restera à l'avantage du patronat qui ne se lassera jamais d'en profiter, puisque là est son intérêt. Pour autant, et au point où nous en sommes, les syndicalistes, aujourd'hui trop peu nombreux, s'exposent de plus en plus à des situations hyper-violentes et difficiles à supporter. Ce en quoi il apparaît nécessaire de prévoir des bases arrière pour continuer à résister dans les entreprises tout en ouvrant et en explorant d'autres possibles. »

Le *Cycle travail* a donc permis de déconstruire d'abord « ce qui nous oppresse » d'un point de vue institutionnel, psychologique ou social avant de commencer à construire collectivement et à échelle humaine (Guillaume insiste sur ce point), donc à échelle d'un territoire défini, des solutions viables et efficaces (d'abord sous la forme d'expérimentations) que « nous pouvons maîtriser et prendre en main ».

Penser notre rapport au travail, c'est en tout cas s'autoriser à penser à l'évolution du travail sous sa forme actuelle dont on voit bien qu'elle est trop souvent toxique (socialement, écologiquement...) et « contribuer à en redéfinir les contours, les objectifs et les conditions ».

À court terme, cette redéfinition et son corollaire, à savoir la réduction progressive du temps de travail, pourraient permettre d'augmenter pour chaque citoyen, outre son temps libéré de l'emploi, le temps consacré aux activités politiques nécessaires à la résolution des innombrables crises dont on ne voit pas le bout.

NB : les travaux du *Cycle travail* ont été temporairement suspendus en 2019. Ils ont été relancés en février 2020.

1 - *Peuple et Culture* est un réseau d'associations d'éducation populaire qui défend le droit à l'éducation et à la culture pour tous et tout au long de la vie. En Corrèze, l'association, basée à Tulle, existe depuis 1951.

2 - *Medication Time* est une association basée depuis 2016 à Chamboulive, en Corrèze, et spécialisée dans le secteur d'activité de la formation continue d'adultes.

3 - <http://autographie.org/cycletravail/>

4 - Dominique Méda est une philosophe et sociologue française. Elle a particulièrement écrit sur le thème du travail et des politiques sociales.

5 - Alain Supiot est un juriste français spécialiste du droit du travail et de la Sécurité sociale.

6 - Le Magasin général de Tarnac, en Corrèze, est une épicerie-bar rurale reprise en 2007 par un petit groupe d'amis liés par des désirs politiques. C'est un lieu de rencontres et un espace de vie et d'activités (concerts, projections, débats...) pour toutes celles et ceux qui cherchent à s'organiser collectivement sur la commune de Tarnac et au-delà.

7 - La Tournerie est une ferme située en Haute-Vienne au sein de laquelle onze amis ont fait émerger l'envie de mener un projet agricole collectif.

8 - Voir en particulier le documentaire <https://bit.ly/37HyL48>, cité par Guillaume.



### Mes mains sentent le pain

J'ai rencontré Étienne, artisan boulanger. Il fait le pain à Saint-Paul et le vend sur les marchés de Tulle (le samedi) et d'Argentat-sur-Dordogne. Il m'a parlé longuement du toucher : ressentir avec les mains la pâte et la comprendre.

« Le pain, ce n'est pas juste une recette à respecter, le pain cela change tout le temps, selon la météo, l'humidité, la farine, la qualité de l'eau, et l'humeur du bonhomme. Chaque fournée est différente. On le sent dans les mains, à chaque étape : pétrissage, division de la pâte, façonnage, enfournement. Par exemple, après le pétrissage, le pain est mis à lever quatre heures dans des bacs. Durant ces quatre heures, je sors la pâte des bacs, je rabats les côtés de la pâte dessus, cela permet de modifier l'élasticité, et là, je ressens bien le pain. Ce qu'il peut devenir. Puis je remets dans les bacs. J'aime aussi le geste de l'enfournement, moment où je ressens ce que peuvent devenir les pains. On pourrait penser que c'est monotone de faire de la pâte régulièrement, mais quand tout est fait à la main, sentir l'évolution et le devenir est un plaisir. Un pain raté ? Pour moi, c'est un pain trop dense. »

Étienne a fait une formation de boulanger en 2012. Après pas mal de temps passé devant l'ordinateur, il a souhaité revenir à un métier manuel et travailler avec le vivant. « L'ordi, c'est une nature morte. » C'est Benoît, son second maître de stage, qui lui apprend la boulangerie manuelle et professionnelle. Il lui transmet le ressenti et la nécessité de savoir ressentir manuellement le pain. Le premier maître de stage était un boulanger classique, mécanisé : pétrissage, division, façonnage, le ressenti est impossible. Le boulanger est dépendant de la machine, et des meuniers qui avancent une partie de son installation. « J'ai senti ce que je voulais faire et ce que je ne voulais pas faire. C'est important de savoir aussi ce qu'on ne veut pas faire. » Mécaniser la fabrication, c'est aussi la standardiser. Moi, tout à la main, c'est impossible que ce soit standardisé, le lot d'été est différent du lot d'hiver. « Je pourrais avoir la folie des grandeurs, et alors je devrais avoir une machine, et ce ne serait plus pareil. [...] Je fais deux fournées et deux marchés hebdomadaires. Je veux garder l'envie de faire. Chaque fois que je fais le pain, je retrouve le plaisir de toucher la pâte. J'aime partir de rien, de la farine, de l'eau et le soir avoir le pain. Je ne travaille pas la nuit, mon plaisir c'est aussi faire un pain qui se garde et garder ma vie. Le temps de faire d'autres choses aussi, d'être curieux. »

J'écoute Étienne parler des différentes farines, de la farine réalisée avec une meule de pierre, des différences de grain, du savoir-faire des frères Astriers qui font la Rolls-Royce des meules de pierre. Je l'écoute m'expliquer son enfournement en « coquille Saint-Jacques », la vente en direct qui est la récompense, la capacité à dire s'il est content ou pas de son pain. Son plaisir à travailler avec une matière vivante qui toujours diffère. « Et le monde pourrait être beau, si chacun avait accès à ce plaisir. »

le plaisir de faire. Qui ne se cantonne pas au geste manuel. Certains vous emportent tout autant lorsqu'ils parlent de leur plaisir de transmettre, avec les détails des attentions, ou de celui de la cartographie sur ordinateur, avec ce goût de la précision et du choix des couleurs, ou de...

# PAROLES DE NEZ-NOIRS

## La beauté du geste justifie-t-elle la fin ?

Il y a quelques mois, j'emmenais mon fils de dix-sept ans, passionné d'armes (mais je l'aime quand même), à la projection, salle Latreille à Tulle, d'une vidéo réalisée par *Peuple et Culture*, dernière d'une série de six regroupées sous le nom de *On était Manu*, et intitulée *Fabriquer des armes*.

Nous nous attendions à une approche technique - pas du tout. Le sujet était celui du sens, et même de la finalité. Aussi toutes les citations qui suivent sont extraites de cette vidéo dérangeante, que chacun peut trouver sur *YouTube*.

« La compétence qu'il y avait !... Une compétence extraordinaire... Des gens avec un savoir-faire fabuleux. [...] Les ouvriers de la Manu ? Oui, ceux qui prennent une équerre pour planter un clou pour accrocher un cadre ? » (extrait de la bande-annonce des six vidéos).

**Oui mais... peut-on dissocier la beauté du geste de l'artisan ou l'ouvrier, et la finalité de l'objet fabriqué ?**

« J'avais pas l'impression de faire un truc qui tue. On faisait d'abord de la mécanique. Et moi je trouve cette mécanique magnifique, non pas par rapport à sa finalité, mais en tant que mécanique. »

**Le fait de fabriquer des armes vous a-t-il posé un problème ?** « Aucun ! Ça a toujours existé, et ça existera encore... [...] Fabriquer des armes c'est peut-être pas ce qu'il y a de plus noble. C'est noble dans la précision, dans l'intérêt du travail, mais bon... »

« On a été pour la diversification mais sans abandonner l'industrialisation des matériels militaires. On a toujours dit : l'armée française existe, il faut qu'elle soit équipée par du matériel réalisé dans nos industries d'armement. C'est notre indépendance qui est en jeu [...]. Mais à côté de ça, on a toujours dit "on ne veut pas être des marchands de canons". Et si nous ne produisons pas ces armements, ce sont des marchands de canons qui vont le faire, et on en achètera car on ne se passera pas de défense nationale. Mais à côté de ça on la maîtrise, et aller vendre en Arabie saoudite et tout ça, c'est pas notre tasse de thé. Dans nos établissements, les adhésions au Mouvement de la paix étaient les plus fortes. Aujourd'hui on est le troisième fournisseur d'armes au monde, on vend à tout le monde et n'importe qui... mais c'était pas ce qu'on voulait ! »

« Souvent, j'y ai pensé, mais j'ai pas plus d'états d'âme que ceux qui paient des impôts qui servent à la fabrication d'armes, y compris les plus impalpables comme l'ypérite ou les bombes lacrymogènes, et il y en a qui gagnent beaucoup de sous avec ça... »

« La contribution à la paix c'était de pas travailler très très vite, comme ça... les fusils étaient un petit peu en retard. J'ai assumé une fainéantise. Il y avait toujours quelqu'un qui inventait un truc et la Manu ça a par contre toujours été la source d'inventions géniales. Tout le monde n'avait pas le statut d'ingénieur, mais beaucoup en avaient les capacités. Exemple, la râpe à farcidures, qui est une arme de destruction massive... »

« On ne peut pas fabriquer des armes et être antimilitariste... Mais on ne fabriquait pas que de des armes : on travaillait pour les sous-marins, les avions... bon, c'est de l'armement quand même... »

« Quand on rentrait là-dedans, quand on passait l'examen, on ne pensait pas armement. C'est après, en arrivant dans l'atelier, qu'on se rendait compte : il faut fabriquer ça... Et encore, on fabriquait des prototypes, des pièces unitaires, on ne voyait pas d'armes... »

« Quand j'ai fait mon service, on savait d'où je venais, on a dit "il va vous démonter un MAT49" ; mais non, je ne savais pas, j'en avais jamais vu... on ne voyait que certaines pièces.[...] C'était de l'appareillage de précision ou de contrôle. Même à la canonnerie, on ne voyait que des tubes, on ne voyait pas le système d'armes. »

« Nous on avait notre gamme de travail, on respectait notre gamme de travail, et le travail s'arrêtait là. »

« C'est quelque chose qui m'a interpellé, mais pas au début parce que j'avais vingt ans et j'étais au service de maintenance. Progressivement je me suis dit : on fait des armes, et ces armes, c'est pas des jouets : elle servent. Intellectuellement, ça me dérangeait, mais ça ne m'a jamais perturbé psychologiquement. Ma femme me disait : ça ne te dérange pas de fabriquer des armes ? Les armes, je ne les faisais pas, mais j'y contribuais, bien évidemment. »

« On a beau dire "c'est pour la défense du territoire", bien sûr que ça posait problème. Pas pour se donner bonne

conscience, mais un peu quand même... C'est peut-être pour ça que finalement, partir ne m'a pas autant posé problème que ça. Mais je ne renie rien ! Si on est ce qu'on est, c'est qu'on est passés par là. Et on est une famille ! »

« C'était paradoxal. D'un côté mon travail me plaisait par son autonomie et sa remise en cause permanente. Mon métier m'apportait une sorte de plénitude dans une technologie. Et en même temps ça ne faisait qu'exorciser mon antimilitarisme et j'étais mal. »

« Une fois à Toulouse j'ai été arrêtée par une jeune fille qui faisait signer une pétition pour le désarmement. Ce jour-là... je n'ai pas signé. »

« Aujourd'hui les armes sont fabriquées ailleurs, ça fait travailler d'autres familles ailleurs. Ça aurait été bien de continuer, surtout dans des villes comme Tulle qui n'ont pas forcément le potentiel pour autre chose. »

« À l'intérieur, j'ai géré ces contradictions en travaillant autour de la formation. Ce n'était plus en direct... la formation partait sur le tissu local, sur de jeunes apprentis, sur des demandeurs d'emploi... ça me donnait bonne conscience. »

« En 1977 ce sont une cinquantaine d'apprentis qui ont été recrutés à la Manu sur le bassin de Tulle, et moi je ne me posais pas la question. Maintenant, si. »

« Moi je n'ai jamais été réfractaire à fabriquer de l'armement, mais je n'en ai jamais tiré aucune fierté. »

« Oui ça me dérangeait, et en plus je travaillais en gamme de tir. Mais bon, il fallait bien faire quelque chose... »

**Mais tant qu'existeront les tyrans  
Même si en toi tu le regrettes  
Tu devras nourrir tes enfants  
En fabriquant des mitraillettes.**

(l'un des couplets de la chanson, traditionnelle ou composée pour l'occasion, je ne sais pas trop, qui clôture les vidéos)

# LOIN DE LA BEAUTÉ DU GESTE

## les nouvelles techniques de management

Le management contemporain a considérablement modifié les conditions dans lesquelles nous travaillons aujourd'hui. Que ce soit dans le secteur privé, dans le secteur associatif ou au sein de la fonction publique, qu'il s'agisse des salariés, des auto-entrepreneurs ou même des bénévoles, de nouveaux process sont à l'oeuvre, censés engendrer une plus grande efficacité de chacun et de tous dans le cadre d'une mondialisation économique désormais déchaînée. Or à l'évidence ces nouvelles techniques de management engendrent avant tout de la souffrance individuelle et les burn out sont désormais légion, tous secteurs confondus. De quoi s'inquiéter et en tous cas s'interroger. Danièle Linhart, sociologue spécialiste du travail et de l'emploi, nous aide à comprendre cette évolution et son impact sur nos vies.

Dans ses ouvrages ou lors de ses conférences, elle explique que « le travail a toujours été une contrainte fatigante qui prive tout un chacun d'autres aspects de la vie, et notamment du temps passé avec les siens ou des loisirs ». Mais ce qui différencie la période actuelle des situations antérieures, c'est que « la souffrance était en quelque sorte prise en charge collectivement, au sein de collectifs de travail, notamment ouvriers, qui travaillaient ensemble et avaient le sentiment de partager un même destin et des mêmes conditions de travail, et qui s'entraidaient ». Il y avait donc une sorte de régulation collective de la souffrance car celle-ci était décryptée collectivement. Les uns et les autres se disaient : « Si on souffre, ce n'est pas parce qu'on n'est pas à la hauteur, c'est parce qu'on se trouve dans des relations d'exploitation, avec des cadences accélérées ou des objectifs démesurés. » Il y avait cette faculté de comprendre ce qui se passait et

d'espérer pouvoir changer un peu les choses collectivement en faisant grève s'il le fallait.

Or les événements de Mai 68 ont causé un traumatisme phénoménal du côté du patronat français qui a vraiment eu l'impression qu'il ne pourrait plus sauvegarder l'ordre social capitaliste et qui a donc cherché des solutions. La réponse a été trouvée, une parade extraordinaire : « atomiser et vider de leur substance ces collectifs de salariés ».

Ainsi, les nouvelles techniques de management reposent avant toute chose sur l'individualisation des parcours et des objectifs, afin de dynamiser toute forme d'organisation collective. Ce contexte de subordination individuelle engendre que « le travail est désormais de plus en plus une épreuve solitaire et au sein de laquelle chacun devra se débattre ».

En conséquence, le nombre de burn out et de maladies professionnelles liées à ce stress particulier engendré par le management a explosé, parce qu'« on demande désormais aux salariés de faire en permanence l'usage d'eux-mêmes le plus rentable », du point de vue des critères d'efficacité de leur direction et selon des méthodologies, des procédures ou des protocoles qui ont été conçus en dehors d'eux par des grands cabinets d'experts internationaux, et qui restent dans cette logique permanente d'économie des temps et des coûts.

C'est l'un des grands paradoxes de notre société : travailler ne met pas du tout à l'abri de la souffrance. En outre, intensifier de plus en plus le travail des gens qui ont un emploi, jusqu'à les mener au burn out, diminue finalement le nombre d'emplois et accroît le nombre...

Suite page 18

Suite de la page 17

de chômeurs. Et c'est donc toute une société qui se retrouve en souffrance.

Il faut donc de toute urgence reposer à plat les enjeux du travail et ce dont les sociétés ont besoin pour se perpétuer. « On ne peut pas continuer de soumettre les sociétés à l'unique rationalité aveugle qu'est la rationalité économique capitaliste », dont on voit également les effets sur la dimension écologique.

Ce n'est pas le Code du travail ni la protection sociale qui sont archaïques, « c'est le lien de subordination inscrit au sein du travail », dans le secteur public comme dans le secteur privé ; qui fait que des professionnels, des gens qui ont des formations, qui ont une qualité

d'engagement dans le travail, sont soumis de façon quasiment aveugle à des hiérarchies qui ne connaissent pas le travail de ceux qu'ils encadrent, et à des directions qui pensent le travail en fonction de critères qui ne sont souvent pas soutenables. Et qui, en outre, dépossèdent de plus en plus le travailleur de son savoir-faire, de la beauté de son geste, de son œuvre.

Enfin, la classe dirigeante n'ayant, elle, aucun intérêt à reposer à plat les enjeux du travail, il ne fait aucun doute qu'il va falloir le lui imposer en constituant des collectifs forts et organisés en capacité de lui tenir tête, donc un syndicalisme de lutte, de classe, et révolutionnaire. D'où la nécessité de pouvoir se repérer un peu dans ce panier de crabes que constitue aujourd'hui le paysage syndical (voir la filmographie proposée ci-contre).

## ÉLIMINER LES (EMPLOIS) nuisibles, toxiques, inutiles

*J'ai accepté de faire le sale boulot, comme un vulgaire DRH, pour la beauté du geste. Oui, il faudra bien un PSE<sup>1</sup> massif pour libérer tous ces travailleurs qui tuent leur vie et la nôtre à gagner la leur.*

Chacun prépare sa liste de condamnés à mort. En prenant par exemple l'échelle raisonnable d'une communauté de communes, on se réunit, en posant le douze<sup>2</sup> à la porte, pour chercher des solutions.

Sur un grand tableau, une colonne pour les moins, une colonne pour les plus, une troisième pour le solde et une dernière *modus operandi*.



L'agriculture industrielle en *conventionnel* est toxique (pour l'agriculteur et le consommateur) et nuisible à la collectivité. On interdit tous les engrais chimiques, on réintroduit une dose nécessaire de polyculture et on embauche pour limiter au maximum les machines.

La mécanisation forestière détruit les forêts. Les élèves de Meymac et les salariés de Piveteau se reconvertissent en scieurs de long et ils replantent les forêts en mix feuillus résineux, en taillis sous futaie.

La voiture individuelle ayant été internationalement réduite aux besoins professionnels et les usines reconverties dans les équipements ferroviaires et les transports collectifs, les vendeurs de bagnoles et les réparateurs les moins voleurs fourniront des bras dans l'agriculture et la forêt.

Pour les candidats restants, il y aura aussi des embauches massives à La Poste, dans la santé, redevenus des services au public.

Totalement inutile et dégradante, la publicité a disparu. Les colleurs d'affiches seront embauchés pour retapisser les murs des nombreux appartements en rénovation. En effet, les collectifs d'habitants ont réquisitionné tous les logements vides. Ils sont rénovés en chantiers participatifs. Ces chantiers donnent du travail à des dizaines de citoyens. Ils y apportent d'autant plus de soin qu'une bonne partie sera logée sur place.

Depuis quelques années, les caissières de grandes surfaces ont été remplacées par des machines. Il n'y a donc aucune protestation syndicale quand les habitants rasent

les zones commerciales et remettent en culture les riches terres de Malemort où l'on cultivait les petits pois.

Fini les poids lourds qui livraient ces monstrueux magasins. On a besoin de chauffeurs pour conduire les transports publics qui ont remplacé en grande partie les voitures. Aucun chauffeur de Veyres-Périer ne regrettera ses anciennes conditions de travail.

Un cas épineux se présente, celui des politiciens professionnels. Pour Pascal Costes, c'est simple : retour à la terre. Il cultivera des tomates de plein champ dorénavant engraisées au purin d'ortie sur les vingt hectares des ex-serres d'Égletons. Pour monsieur le proviseur adjoint et maire de Tulle, puisque désormais les lycées et écoles s'autogèrent sans hiérarchie inutile et toxique, un emploi supplémentaire est créé à la ville dans la création des plants de fleurs ; bien entendu, la collectivité a repris cette activité anciennement cédée au privé et des fleurs, on va en planter partout, même sur les berges de la Corrèze transformées en jardins potagers fleuris.

Dernière bonne nouvelle, le dernier PSE de La Manu est largement derrière nous ; nous ne serons pas obligés de licencier les fabricants d'armes. Ils étaient réputés pour la beauté de leurs gestes. À l'époque, avec tout ce savoir-faire, on aurait pu organiser une reconversion socialement utile du site.

Pour ne prendre que les nuisances environnementales, même les penseurs du capitalisme vert le disent dans le fameux rapport Stern, publié en 2006 sous l'autorité du gouvernement britannique ; les coûts économiques de la lutte contre le changement climatique seraient nettement moindres que le coût de l'inaction - l'atténuation du réchauffement faciliterait même le développement de l'emploi. Mais, visiblement, le capitalisme n'est pas prêt à parier sur ses propres utopies. La valeur d'échange, autrement dit le profit, l'emporte sur la valeur d'usage, autrement dit les besoins et l'avenir de l'humanité. Éliminer les emplois toxiques, nuisibles et inutiles socialement, c'est amputer largement les profits. Un révolutionnaire célèbre<sup>3</sup> ne disait-il pas que, pour son profit, le capitaliste est prêt à fabriquer et vendre la corde avec laquelle on le pendra ?

1 - Plan de sauvegarde de l'emploi, nouveau nom pour plan social, c'est-à-dire licenciements.

2 - La bande de bobos pacifistes anti-chasseurs qui constitue le comité de (re)lecture du journal m'a demandé ce que cela voulait dire. Bande d'ignorants ! Il s'agit du fusil de chasse calibre 12 que tout Corrézien a au-dessus de son cantou. Et après on s'étonne que La Trousse ne se vende pas plus dans nos campagnes !

3 - Il s'appelait Lénine.

### À lire :

- Charles Pépin et Jul, Platon La Gaffe : *Survivre au travail avec les philosophes*, Dargaud BD, 2013.  
- Bernard Friot, *Émanciper le travail*, La Dispute, 2014.  
- Danièle Linhart, *La Comédie humaine du travail, de la déshumanisation taylorienne à la sur-humanisation managériale*, Erès, 2015

- Bernard Lubat, Charles Silvestre et Roland Gori, *Manifeste des ouvriers*, Actes Sud, 2017.  
- *Manière de voir, Travail : combats et utopies*, Le Monde Diplomatique, décembre 2017.

### À voir :

- Pierre Carles, *Attention danger travail*, documentaire, 2009.

- Jean Robert Viallet, *La Mise à mort du travail*, série documentaire, 2009.

- Franck Lepage et Gaël Tanguy, *Histoire du syndicalisme français*, conférence gesticulée en accès libre sur le Web, 2013.

- Stéphane Brizé, *La Loi du marché*, film SF, 2015.

- Stéphane Brizé, *En guerre*, film SF, 2018.

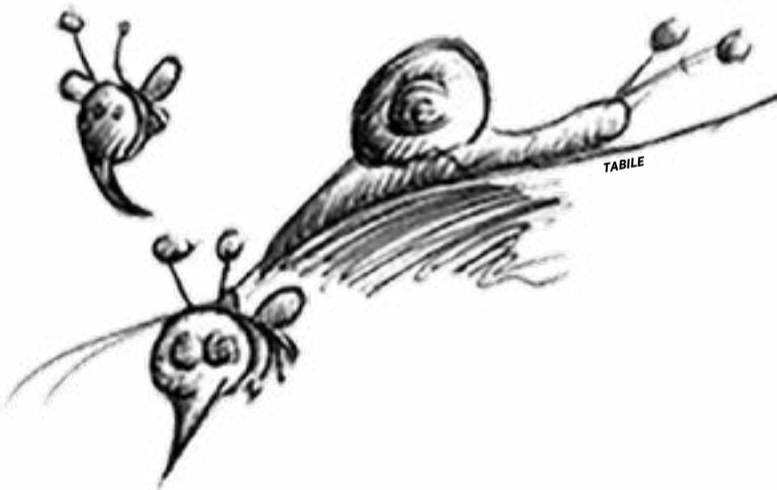
- Gérard Mordillat et Bertrand Rothé, *Travail, salaire, profit*, série documentaire, 2019.

## DROIT au travail et à la paresse

« Je veux rendre toute-puissante l'influence du clergé, parce que je compte sur lui pour propager cette bonne philosophie qui apprend à l'Homme qu'il est ici-bas pour souffrir et non cette autre philosophie qui dit au contraire à l'Homme : "jouis".<sup>1</sup> »

« Cette évaluation de l'effet utile et de la dépense de travail dans la décision relative à la production est tout ce qui reste dans une société communiste du concept de valeur de l'économie politique.<sup>2</sup> »

« Une nation est véritablement riche si, au lieu de douze heures, on en travaille six.<sup>3</sup> »



Pour donner au travail un sens basé sur la beauté du geste, technique aussi bien que social, il faudra en passer par des choix radicaux, la remise en cause du culte de la croissance, de la performance<sup>4</sup>. Quelle que soit l'utilité des expériences actuelles en ce sens, ces choix se révèlent à terme incompatibles avec le capitalisme.

Dès aujourd'hui, le combat pour la reconversion massive indispensable des industries et donc des emplois nuisibles est d'actualité. C'est au capital de payer la note d'une situation qu'il a créée, pas à celles et ceux qui occupent ces postes de travail.

Le droit au travail reste un impératif ; 30/32 heures hebdomadaires suffiraient à résorber le chômage. Cette étape vers le *droit à la paresse*, libèrera des énergies pour lutter collectivement contre la violence individuelle et sociale du travail, pour décider des activités que nous conservons et celles que nous supprimerons, selon les critères environnementaux, sociaux, éthiques que nous choisirons.

1 - Adolphe Thiers 1849

2 - Engels 1878

3 - Charles Wentworth Dilke 1821

4 - Soit dit en passant une valeur clé de l'idéologie nazie